

## Le container de Daniel Rouyre : en attendant. . . de réussir



**Daniel Rouyre présentera son dernier documentaire, « Le container », en avant-première mercredi à Saint-Avé. Daniel Rouyre est réalisateur de documentaires, installé à Saint-Avé. Son sujet de prédilection ? L'être humain, dans sa dimension sociale, dans son travail. « Le container », son dernier film, est un regard sur ceux qui sont justement exclus du travail : des hommes de l'atelier d'insertion de Kercourse à Séné.**

Pourquoi ce documentaire sur un atelier d'insertion ? Il y a sept ans, j'ai réalisé un film de commande pour le conseil général du Morbihan sur l'ensemble des ateliers d'insertion du département. C'était une découverte pour moi, qui m'a beaucoup ému. Je voulais approfondir ce sujet. De plus, le travail est une valeur que je défends et que j'ai explorée à travers d'autres films comme «L'Equiper». Aujourd'hui, la société ne reconnaît que le travail productif, rentable. J'avais envie de filmer les gens qui souffrent de ne pas entrer dans cette case «travail», donc de ne pas exister. Votre film, «Le container», raconte un moment particulier de la vie de l'atelier de l'Amisep à Kercourse. Lequel et pourquoi ? Nous nous sommes vus régulièrement pendant un an, mais je pensais que la caméra dans l'atelier aurait un côté trop réducteur. J'ai donc décidé de les suivre dans un projet qui les mobilisait depuis des mois : remettre en état des vélos, des mobylettes, des outils, envoyer un container à Ouidah au Bénin et distribuer le fruit de leurs efforts sur place. Le film se passe pendant leurs quinze jours au Bénin fin janvier 2001. Ce n'est pas l'aide humanitaire qui m'intéressait, mais montrer la vie de ces hommes à travers un projet qui les valorise, dans un parfum d'aventure. Votre film a plus le style d'une fiction que d'un reportage pédagogique, c'est votre ton habituel ? Je pense qu'un documentaire doit raconter une histoire, doit provoquer le débat. Je ne veux surtout pas être explicatif. Il n'y a que quelques minutes de voix off au tout début. Ensuite, mon métier est d'être curieux et révolté, mais c'est au spectateur se faire son opinion, de répondre aux questions suscitées par le film. Etais-ce simple de créer un tel documentaire ? Je tiens à travailler «au pays» depuis 25 ans. Mais c'est loin d'être simple. 96 % des aides à la production de documentaires vont à des entreprises parisiennes... Pour ce film, je m'étais tellement engagé auprès des gars de l'atelier d'insertion que je suis parti au Bénin avec un ingénieur du son, qui m'a fait confiance, mais sans aucun financement pour mon projet... Au retour, Candela, une maison de production rennaise, a accepté de prendre l'histoire en route. Le film a donc pu être monté au printemps 2003. Et commencer sa vie, «au pays».

© Le Télégramme - Plus d'information sur <http://www.letelegramme.fr/ar/viewarticle1024.php?aaaammjj=20031117&article=7079911&type=ar>